

## Avant-propos

Anne Élane CLICHE et Bertrand GERVAIS

Il faudrait dire, ouvrant ce recueil, l'effet qu'a produit une question offerte en partage. Car il s'est bien agi d'une question à l'origine de ce regroupement de pensées et de paroles, d'une question que nous voulions reprendre, reposer et redisposer, remettre à l'épreuve d'une réflexion dont on savait seulement qu'elle s'imposait sans jamais trouver sa formulation immédiate, cherchant sa formule dans le travail des écritures et les retours de l'Histoire. Si l'imaginaire de la fin est la chose du monde la mieux partagée, ce partage est aussi ce qui s'impose lorsqu'on cherche à en dire l'emprise, lorsqu'on prétend vouloir en déchiffrer l'expression ou recomposer les figures qui en donnent le ton, le lieu, le temps, voire l'imposture. Il s'agit donc d'un partage qui est bien sûr échange, rencontre, mais aussi partage que l'objet impose et qui opère ailleurs, en des scissions, brèches, coupures, ruptures multipliées qu'il nous faut aussitôt reconnaître comme la part la plus tangible et la plus claire de la question.

Car la question de la fin relève, quoi que l'on puisse en dire, de l'impossible, de l'impensable, elle force la phrase qui voudrait l'énoncer à concevoir le lieu même d'où elle s'énonce; lieu hors cadre et hors langue, lieu obscène qui n'est pas le contexte ni celui des conditions d'énonciation, mais ce champ en reste de la parole, où elle finit. Il y a dans la question de la fin, dans la question sur la fin, quelque chose en jeu comme une *extorsion*, une action qui consiste à *tordre* la pensée sur son dehors, à la *tourmenter* jusqu'à lui arracher ce qu'elle ne saurait dire sans pulvériser ses images ni délier son tissu de signes pour se rompre aux arrêtes du dire.

Ce n'est pas là exagérer. On ne parle pas d'apocalypses sans avoir rencontré cette fissure explosive et sans s'y être, au moins une fois, reconnu. On ne parle pas de la fin de l'Histoire sans avoir entrevu le cloaque, les charniers et sans s'y être, au

moins une fois, aperçu. On ne parle pas de la fin sans être frappé par une surabondance du paradoxe qui vous plonge dans la plus grande étrangeté. Les textes ici rassemblés se mesurent, pourrait-on dire — suivant leurs dispositifs respectifs de réserve, de défense, de résistance et de témérité —, à cette question de la fin qui, si elle ne trouve sa forme que départagée et disséminée, n'en libère pas moins des figures que l'on tend ici à cerner.

Figures de la déliaison, du supplice et du désastre que met en scène l'écriture de Victor-Lévy Beaulieu, telle que nous la révèle Geneviève Baril dans le premier article de ce recueil; figures de l'effraction et de la désémiotisation que Martin Roldan dégage de l'écriture de Paul Auster dans *In the Country of Last Things* dont il expose les multiples effets; figures de l'altération et de la dévastation que construit la lecture du roman de l'américain Samuel R. Delany, *Dhalgren*, par Éric de Larochellière. Ce premier ensemble restitue dans ses pouvoirs la dimension de l'apocalypse comme genre, dispositif textuel et signifiant, comme vecteur d'une prise en compte du statut même de la langue et du signe.

La dimension paradoxale d'une pensée de la fin ne manque pas moins de se manifester lorsqu'il s'agit d'étudier les esthétiques propres aux fins de siècle, celle de la fiction gothique de la fin des Lumières comme celle des décadents du XIX<sup>e</sup> siècle français épuisé par sa rhétorique du Progrès. S'il s'agit bien de part et d'autre d'un imaginaire constitutif d'une époque et riche en inventions significatives, le décentrement du monde et l'impossibilité de la représentation frappent cette textualité d'un sceau négatif, d'une négativité qui rompt avec la stabilité et la certitude de l'expression. C'est ce que montre l'analyse du *Moine* de Lewis par Mario Lusignan, où l'angoisse et la terreur s'organisent en véritable stratégie pour faire éclater la linéarité et la verticalité du sens. C'est aussi ce que déploie la relecture d'*À Rebours* par Frédérique Godefroid, en rappelant que la Décadence et la Grande Prostitution de l'Apocalypse johannique sont

ramenées ici au corps même de l'esthète qui, jouissant de sa propre fin, ne cesse de dire sa vitalité agonique...

La figuration de la fin, on le comprend maintenant, ne se mesure qu'au péril de la figure. C'est ce que les deux derniers articles de ce recueil ont voulu travailler de front, dans le vertige constant de l'impossible. Paul Auster est ici encore le lieu d'inscription de cette logique de l'irreprésentable que tente d'éclairer Stéphanie Lazure en suivant de près cette écriture qui cherche à dire la mort du sujet. Quant au texte qui clôt ce livre, il nous rappelle à l'exigence même de cette problématique qui, dans l'imaginaire de la haine, engendre la négation la plus radicale de l'homme. Pascal Caron a rouvert *L'espèce humaine* de Robert Antelme à la lumière du film *Shoah* par quoi, nous dit-il, s'effectue une transmission, sans doute la plus douloureuse et la plus terrible, et qui est celle-là même de la figure en tant qu'elle est non pas l'image, mais ce qui, dans l'image, fait *traumatisme*.

Ce recueil a été réalisé dans le cadre des travaux de l'équipe de recherche de l'Imaginaire de la fin. Attachée à l'Université du Québec à Montréal et au Département d'études littéraires, l'équipe comprend les professeurs Jean-François Chassay, Anne Éline Cliche, Bertrand Gervais, Jean Ernest Joos du Collège Marie de France, Martin Lefebvre de l'Université Concordia, Jean-Pierre Vidal de l'Université du Québec à Chicoutimi et Diane Brouillet, du collège L'Assomption. Les recherches portent sur les diverses manifestations de la fin en littérature et au cinéma et sur les fondements de cet imaginaire. On trouve un échantillon des travaux de l'équipe sur le site Web [www.er.uqam.ca/nobel/imagifin/](http://www.er.uqam.ca/nobel/imagifin/).

Nous tenons à remercier Geneviève Baril pour son aide à la préparation de ce recueil, de même que Jean-François Gaudreau et Anick Bergeron.